Fable n° 2 — « Le Chêne un jour entra en conversation avec le Roseau. »

Un jour, le Chêne prit la parole au Roseau.
« À la vérité, tu as le droit de te plaindre de la nature »,
Dit-il : « un moineau, et encore, est un fardeau pour toi.
Au moindre souffle de vent qui ride l'eau,
Tu chancelles, tu commences à faiblir
Et tu te courbes si orphelinement,
Qu'il est pénible de te regarder.
Pendant que moi, à l'égal du Caucase, fièrement,
Non seulement j'arrête les rayons du soleil,
Mais, me riant des tourbillons et des orages,
Je me tiens ferme et droit,
Comme si j'étais protégé par une paix inviolable.
Pour toi tout est tempête — pour moi tout semble zéphyr.
Si seulement tu croissais dans mon enceinte,
Couverte de l'ombre épaisse de mes branches,
Je pourrais être ta protection contre les intempéries ;
Mais la nature vous a assigné en partage
Les rives du tumultueux domaine d'Éole :
Elle n'a certes aucun soin de vous. » —
« Tu es bien compatissant », répondit le Roseau,
« Cependant, ne t'afflige pas : je n'ai pas tant de mal.
Ce n'est pas pour moi que je crains les tourbillons ;
Bien que je plie, je ne romps pas :
Ainsi les tempêtes me font peu de tort ;
Elles te menacent peut-être plus encore !
Il est vrai que jusqu'ici leur férocité
N'a pas vaincu ta force,
Et que tu n'as pas incliné la face sous leurs coups ;
Mais — attendons la fin ! »
À peine le Roseau eut-il dit cela,
Que soudain, des contrées du nord,
S'élance l'aquilon avec la grêle et la pluie bruyante.
Le Chêne résiste, — le petit Roseau s'est couché contre terre.

Le vent fait rage, il a doublé ses forces,
Il rugit et arracha par la racine
Celui qui touchait les cieux de sa tête
Et dont le talon s'appuyait dans le royaume des ombres.